

# « On allait au bal avec nos mamans »...

Elles avaient 15 ans, et les gars à peine plus. L'orchestre s'en donnait à cœur joie, les couples se formaient mais ne se serraient jamais trop. Les mamans des filles avaient l'œil...

Dorothee Chiffot

À l'époque, ils osaient à peine se regarder dans les yeux. Aujourd'hui, leurs regards s'embuent de jolis souvenirs. Claire, de Beaulon, a 100 ans ; Jeanne, 89 ans, et sa fille Marie-Louise, 75 ans, sont de Gennetines. Louis et Jean-Marie, 95 et 93 ans sont de Chevagnes. Les sorties, de leur temps, ce n'était pas la virée nocturne en boîte en voiture. C'était le bal, à vélo au mieux, et pour les filles, avec les mamans !

« On y allait avec la maman, à vélo. Et avant, se souvient Jeanne, c'était à pied. Donc on n'allait pas loin, dans la commune ou la commune voisine. On espérait toujours rencontrer quelqu'un qu'on ne connaissait pas. Mon mari habitait de l'autre côté de la commune. C'est comme ça que je l'ai rencontré ».

## « Les filles y allaient vers 15 ans »

« Les filles y allaient vers 15 ans, les garçons un peu plus vieux, se souvient Louis. Si on avait une sœur, une cousine plus jeune, elle accompagnait dès 13-14 ans. C'est que les bals, y'en avait pas beaucoup par an : la fête patronale, les gars de la classe, etc. Avant 1918, on payait à la danse. les danseurs faisaient le tour du parquet avec la cavalière au bras pour payer. Puis ça a été à l'entrée, pour toute la soirée. Il y avait un orchestre, des gars qui venaient de pas loin. Dans tous les pays, y'avait quelqu'un qui savait jouer : accordéon, saxo, clarinette et, plus tard, batterie ».

## « Fallait bien rire un peu »

« Pour les mères, raconte Claire, il faisait froid sur les parquets ! Elles étaient assises sur les bancs le long de la salle, avec le manteau des filles sur les genoux pour se tenir chaud. Y'avait bien que celles qui dansaient qui avait chaud ! Des fois, les mères dansaient, avec les hommes qui les invitaient ou bien entre elles. Il y avait une blague, des mères qui disaient "Dites donc, j'ai failli danser ! Y'en a un qu'est venu chercher une fille juste à



SOLOGNE BOURBONNAIS. « Il y avait un orchestre, des gars qui venaient de pas loin. Dans tous les pays, y'avait quelqu'un qui savait jouer : accordéon, saxo, clarinette ». Ici, un groupe d'avant la Grande Guerre avec le contrebassiste surnommé "Pierrot la glace".

côté de moi ! »

« Mais la langue, elle marchait bien, aussi », remarquent Marie-Louise et Jeanne en riant : « La, ça y allait, croyez bien, tout le monde en prenait pour son grade. Fallait bien rire un peu, pour se tenir chaud ».

## « Oh, y'avait des garçons que les filles voulaient pas danser avec, c'est vrai... »

« Je sais pas pourquoi, mais on avait remarqué que si la première disait non, toutes les autres disaient non », se souvient Louis.

« Oh, y'avait des garçons que les filles voulaient pas danser avec, c'est vrai. Par exemple parce qu'ils dansaient mal ou qu'ils étaient trop entreprenants. Pour ça, d'ailleurs, de toute façon, pas question de sortir du parquet ! Non, y'avait pas de coins sombres, parce que dans les coins sombres, y'avait les mères ! Quand le garçon

avait un peu bu, on refusait. Ou alors quand y'en avait un autre qui vous plaisait. Ça se jouait au coup d'œil, alors on disait "Non merci je suis fatiguée", ou "j'ai pas envie" Mais des fois, celui à qui on avait refusé n'était pas content de nous voir partir avec un autre. Ça faisait des disputes...

Les disputes, des bagarres. Pas souvent parce qu'il y avait les gendarmes :

« À Chevagnes, ça poussait un peu, quand les gars de ferme se faisaient appeler "les pieds de topines" par les gars du bourg. Ça n'allait jamais bien loin.

» On dansait la polka, la scottish, le tango ou la java. On faisait les mariolles, ajoute Louis avec un sourire. Les bals, ça ne finissait jamais bien tard. En tout cas, c'est pas la fille qui décidait de rentrer ! »

« Les mamans voulaient rentrer parce qu'elles avaient mal aux fesses, pouffe Jean-Marie. Les bancs, c'était que des planches. Et puis, tout le monde travaillait ; on n'avait que le dimanche. Il fallait rentrer, à pied ou à

vélo. On se cassait la figure dans les chemins, dans les ornières creusées par

les chariots ».

« Et des fois, le lundi matin, les sabots mouillaient toujours à côté du lit, rit

Louis. Mais ça gêne pas quand on a 20 ans. C'est bien une chose qui change pas, pas vrai ? » ■



JEANNE, 89 ANS. « Mon mari habitait de l'autre côté de la commune. C'est comme ça que je l'ai rencontré ».